

La Croix

Economie et entreprises, lundi 9 mars 2020 960 mots, p. 13,14

Dans la cuisine des prévisions économiques

Responsables politiques et acteurs économiques ont les yeux rivés sur les prévisions de croissance. Un exercice délicat qui se heurte parfois à des événements inattendus.

CASTAGNET Mathieu

«*L a prévision est difficile surtout lorsqu'elle concerne l'avenir* », ironisait Pierre Dac. C'est pourtant l'exercice auquel se confronte régulièrement une catégorie singulière d'économistes, ceux chargés de délivrer les prévisions de croissance pour les mois et les années à venir. Un travail qui allie une fine connaissance des phénomènes économiques... et une bonne dose d'intuition.

En France, une douzaine d'organismes disposent d'équipes chargées d'élaborer ces prévisions qui serviront de cadre au gouvernement pour bâtir le prochain budget et de signal aux entreprises pour lancer ou non de nouveaux investissements. Certains sont publics, comme la direction du Trésor à Bercy, l'Insee ou la Banque de France; d'autres sont liés à la recherche universitaire comme l'OFCE, au monde de l'entreprise comme Rexecode, ou issus du secteur bancaire.

À l'Insee, c'est Julien Pouget qui dirige le département de la conjoncture, chargé de délivrer tous les six mois la prévision de croissance pour le semestre suivant. Dans son bureau avec vue lointaine sur la tour Eiffel ne trône aucun super-ordinateur. La prévision économique n'a en effet nullement besoin d'une puissance de calcul phénoménale. Elle relève davantage de l'artisanat que de l'industrie lourde. «*Pour prévoir le futur, il faut déjà connaître le passé proche et observer le présent* », résume Julien Pouget. La première étape consiste donc à prendre en compte des données déjà connues, comme les évolutions les plus récentes de la production ou de la consommation ainsi que les mesures annoncées en matière monétaire ou budgétaire.

Ces indicateurs constituent la première étape de la recette, avant l'ajout d'autres ingrédients. L'évolution de l'économie mondiale est ainsi un paramètre incontournable. Surtout, l'Insee accorde beaucoup d'importance à un sondage réalisé chaque mois auprès de milliers de chefs d'entreprise pour estimer leur confiance dans l'avenir et l'état de leur carnet de commandes. «*C'est un outil qui donne une bonne idée de ce que sera l'activité économique à court terme* », assure Julien Pouget.

Se basant sur des données de ce type, chaque organisme fait alors tourner son propre modèle informatique. Celui de l'Insee répond au doux nom de Mésange, celui de la Banque de France est moins poétique: «FR-BDF». Ces premières simulations sont ensuite réactualisées, affinées, modifiées et surtout assaisonnées par chacun selon son goût. «*Aucun modèle ne peut prédire l'impact de la crise sanitaire en Chine, l'effet d'un tweet de Trump sur le cours du pétrole ou les négociations du Brexit*», explique Mathieu Plane, directeur adjoint du département analyse et prévision de l'OFCE. Pour prendre en compte tout cela, les

prévisionnistes sont donc contraints à quitter le terrain stable des observations pour s'aventurer dans celui, plus mouvant, des estimations.

« *Le métier du prévisionniste, ce n'est pas d'appuyer sur un bouton. C'est de réfléchir à ce qui pourrait arriver* », avance Jean-François Ouvrard, chef du service chargé des prévisions à la Banque de France. Tous les prévisionnistes le reconnaissent, l'exercice comporte une part d'incertitude, d'hypothèses. « *On ajoute à nos scénarios des éléments dont on pense qu'ils vont faire bouger les choses, dans un sens ou dans l'autre. C'est là que la sensibilité de chacun peut jouer* », complète Denis Ferrand, directeur général de Rexecode.

L'incertitude devient d'autant plus grande que l'on cherche à voir loin, jusqu'à trois ans par exemple pour la Banque de France. Pour autant, les prévisionnistes se défendent de pratiquer leur cuisine au doigt mouillé. « *Ce que l'on met dans notre modèle répond à des réalités économiques. Ce n'est pas un pari, c'est le résultat d'une réflexion basée sur les informations dont on dispose à un moment donné* », reprend Jean-François Ouvrard.

À l'issue de ce long travail, chaque organisme publie ses prévisions, souvent sous forme d'une volumineuse note expliquant le scénario retenu et les aléas qui pourraient le modifier. De ces dizaines voire centaines de pages ne surnagera souvent qu'un seul chiffre: la prévision de croissance pour la France. Dans sa dernière livraison, l'OFCE table ainsi sur 1,3% en 2020, Rexecode sur 1,2%, la Banque de France sur 1,1%. L'Insee, qui ne fait que des prévisions à six mois, rendra son verdict au printemps.

Ce chiffre n'est toutefois ni une certitude, ni une prophétie, insistent les spécialistes. C'est seulement le résultat du scénario jugé le plus probable par chacune des équipes. « *On retient l'hypothèse centrale qui est rarement la plus spectaculaire* », précise Matthieu Plane. Autrement dit, si tous les prévisionnistes vont incorporer dans leurs prochains travaux la certitude d'un effet négatif du coronavirus Covid-19, aucun ne va miser sur l'écroulement total du commerce mondial pour une longue période.

Ce choix de la raison comporte son revers: l'impossibilité d'anticiper une crise brutale. Ainsi, aucun prévisionniste n'avait annoncé l'effondrement de 2009, créé par la crise financière américaine. « *Nous sommes bien outillés pour suivre l'évolution des cycles économiques. En revanche, les crises financières ou géopolitiques rentrent difficilement dans nos modèles* », reconnaît Denis Ferrand.

Une fois l'estimation publiée, accompagnée de multiples mises en garde que peu de gens liront, les prévisionnistes devront attendre des mois voire des années pour vérifier si leur scénario se réalise. Tous insistent sur le fait qu'une légère différence ne constitue pas un échec. Et que l'on peut au contraire tomber juste seulement par hasard, alors même que l'on s'est totalement trompé dans l'analyse.

« *L'important, c'est d'identifier correctement les grandes tendances. La compréhension des évolutions compte bien plus que la prévision à la décimale près* », insiste Matthieu Plane. Ce qui n'empêche évidemment pas les prévisionnistes de surveiller leur performance et celles de leurs confrères. Après tout, sourit Jean-François Ouvrard, « on est comme tout le monde, on préfère quand même avoir raison sur le chiffre final ».